

Fiction & Cie

Pascal Quignard
Compléments
à la théorie sexuelle
et sur l'amour



Seuil

COMPLÉMENTS
À LA THÉORIE SEXUELLE
ET SUR L'AMOUR

Fiction & Cie



Pascal Quignard

COMPLÉMENTS
À LA THÉORIE SEXUELLE
ET SUR L'AMOUR

Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-154949-2

© Éditions du Seuil, janvier 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avertissement

Je n'ajoute rien de substantiel à Freud ni à Ferenczi. Les *Trois essais sur la théorie sexuelle* de 1905, comme *Thalassa* au lendemain de la Grande Guerre, sont des livres bouleversants et, à mes yeux, insurpassables. L'étude d'Éric Marty, *Le Sexe des modernes*, qui couvre les cent quinze années qui suivent, est extraordinairement précise, circonstanciée, argumentée, puissante. Dans le même temps elle permet d'affirmer que la théorie sexuelle que Freud et Ferenczi mirent au point dans les toutes premières années du xx^e siècle – l'un en en redéfinissant l'ontogenèse, l'autre en la replongeant dans la phylogenèse – demeure la plus coriace, la plus aguerrie, la plus téméraire et, à certains égards, la plus sauvage qui ait été conçue. Georges Dumézil, pressé par la fatigue et par l'âge, à l'extrême fin de ses jours, recourut à un stratagème. Il rassembla sous forme de résumés de problèmes les recherches qu'il n'avait pas eu la force de mener à bien. Hélas il se trouva mécontent de ces deux volumes que l'absence de durée lui avait arrachés. Je fis un compte rendu dans un magazine qui apaisa peut-être un peu son dépit. C'est du moins ce qu'il prit le temps de m'écrire avant que la mort le saisisse le 11 octobre 1986. Je vais faire exactement comme il fit. J'aligne les dossiers qui sont restés ouverts et qui n'aboutiront pas. Je ne pense pas que les questions d'érudition qu'ils

traitent important pour l'histoire de la psychanalyse, ni pour la pensée en général. Les poser cependant est une joie. Toute étude est une joie. Et ils forment aussi, sans que je l'aie concerté, une suite de miroirs où se reflète ce que j'ai vécu ou du moins ce que j'ai souhaité vivre sans que personne n'en soit importuné, ni même n'en soupçonne le bonheur. Quant à la nécessité de cet ouvrage, quant à tous les termes akkadiens, sanskrits, hittites, grecs, latins, norois, saxons, celtes, allemands, hongrois, anglais, français qu'il décompose lettre par lettre, racine par racine, quant à l'horizon de la réception qu'il peut espérer, je fais comme les anciens Romains : j'abandonne les suffrages aux centuries prérogatives. Ma curiosité, mais surtout mon angoisse, l'élan de son élanement, une certaine forme de pas de côté face à l'horizon externe mais aussi face à toute attente au fond de moi, ont suffi, tout le long des années, et même au cours des dépressions, à concentrer mes recherches et à borner ma vie. Je laisse aux citoyens et à leurs solidarités le fossé, le mur, la trompe pour déclarer leurs guerres ou pour sonner ce qu'ils croient être leurs victoires, le pont-levis qu'on soulève, les portes qu'on referme, les barbelés qu'on dresse, le drapeau qu'on brandit, les interdits que les lois sans cesse renouvelées programment, la ferveur de l'agroupement, l'acclamation communautaire qui cherche à amplifier ses hurlements, les commandements que le dieu dicte dans ses Tables. Le crépuscule désormais est la seule censure que mes yeux reconnaissent. Un rivage depuis tant d'années a cerné mon errance. Il l'a même contentée. C'est la rivière et la nature qui l'ont creusé bien avant qu'il y ait eu des hommes. Le bourdonnement de l'eau qui passe est si doux à ceux qui s'en vont. C'est un tel chagrin de mourir.

Les deux offenses

Je me trouvais aux USA. C'était pendant le deuxième trimestre de 2006. Je travaillais dans la bibliothèque de l'université de Sewanee quand la loi américaine contre les images indécentes fut discutée. Chaque jour nous regardâmes à la télévision les programmes du soir. Nous écoutâmes attentivement les arguments qui étaient avancés par les différents interlocuteurs. La gauche américaine se rebella autant qu'elle put. Elle n'obtint rien. Même le petit-fils d'Edgar Poe, George Poe, qui me recevait dans sa maison sur le bord du beau lac de Sewanee, ne parlait que de cette décisive excommunication des représentations érotiques. Afin de protéger les enfants, afin de flatter leurs mères, afin de ne pas heurter la foi des fidèles appartenant aux différentes religions qu'avaient accueillies les États-Unis d'Amérique au cours de leur récente histoire, toutes les images originales seraient épargnées à leurs regards sous peine d'amendes considérables. La loi fut votée à l'unanimité par le Sénat américain. Puis elle fut plébiscitée par 379 voix contre 35 par la Chambre des représentants. Le résultat fut entériné le 7 juin 2006 sous le nom de Broadcast Decency Enforcement Act. Sachant la rapidité avec laquelle le puritanisme traverse l'océan Atlantique j'eus le sentiment qu'il fallait faire très vite. Sachant avec quelle promptitude les bombardiers de l'US Air Force fusent dans le

ciel dès l'instant où il s'agit de détruire, fusent pour lancer un *Little Boy* sur le port d'Hiroshima, fusent pour faire rayonner un *Great Artist* dans le ciel qui surplombe la longue baie sublime de Nagasaki, je rassemblai toutes les images indécentes que j'avais collectionnées depuis mon adolescence dans la féerique porcelainerie de Sèvres, face au pavillon de Lully. Je les publiai avant qu'elles fussent prohibées à leur tour sur la vieille rive européenne du monde. Le livre qui les rassemblait fut aussitôt censuré. Le suivant fut couvert de mazout et mis à feu à l'abbaye de Lagrasse. Les amis ou les proches me disaient alors :

– Mais arrêtez de parler de cela ! Arrêtez d'évoquer l'étreinte fabuleuse ! Arrêtez de ressasser l'imagination, l'hallucination, le rêve que l'on fait d'elle.

Je répondais :

– Mais il n'y a qu'elle à notre source ! Et non seulement c'est notre source mais c'est l'Éden au fond de notre monde. Votre dégoût est tout ce qui me dégoûte. L'hallucination onirique spontanée et le monde imaginaire qui en découle tendent toujours à être toujours plus ensevelis sous la production inlassable et pour ainsi dire automate de l'univers symbolique, empesé de signifiants, alourdi de langage, de règles, de procédures, de précautions, d'obligations, d'écrans. C'est vous qui détestez la vie. Au fond de la vie tout procède de la scène brûlante. Chaque corps est le fruit de ce feu.

1. La censure

L'idée de censure est récente. Ni le monde archaïque, ni le monde préhistorique, ni le monde antique, ni le monde médiéval ne la conçurent. La « mise à l'Index » par l'Église romaine des images et des livres commença à la Renaissance,

lorsque la Chrétienté affronta les Réformes. Soudain une interdiction frappe jusqu'à la Vierge Marie : à la fin du XVI^e siècle elle n'a plus le droit de découvrir ses seins pour nourrir son fils à la mamelle avec son lait. Même quand il s'agit de Dieu, un certain nombre d'images sont ainsi « excommuniées » : elles sont ôtées à la communion de la communauté.

La liste des premiers *auctores damnati* : Calvin, Luther, Machiavel, La Boétie.

Il est vraisemblable que le monde sexuel offense profondément le monde symbolique. Depuis l'origine des langues, toutes les langues sur l'espace de la terre, au sein du dialogue qui les fonde, que chacune instaure à l'intérieur de la bande généalogique, dans l'aller-retour des Je et des Tu, au cours du va-et-vient entre celui qui prend la parole et celui à qui il s'adresse avant qu'il la relaie, neutralisent les sexes des corps, dès lors qu'ils s'entretiennent l'un avec l'autre. Les personnes grammaticales Je et Tu dans la langue humaine sont non seulement dénuées de genre mais sont castrées de sexe. « Tu » peut être femme comme homme. « Je » peut être homme comme femme. C'est plonger les femmes et les hommes dans l'animalité que de rappeler, à l'intérieur du langage, le règne sexuel originaire qui les divise naturellement et les engendre tous. Le transfert lui-même, en psychanalyse, est un « amour qui exclut le sexe ». Freud ajoute affreusement que ce sont les « tendances sexuelles inhibées » qui créent les « liens durables ». La psychanalyse est un traitement qui provoque l'amour dans l'âme pour en refuser l'épreuve dans le réel ; il en ajourne les satisfactions, sinon la hantise. Telle est la façon dont les sociétés frustrer les citoyens pour les rassembler. Telle est aussi la raison pour laquelle certains individus se révoltent contre les dieux, se détachent des cités,

s'évadent dans la montagne, gagnent la neige, retrouvent le qui-vive, l'indépendance, la solitude, s'enivrent de l'écart où ils s'esseulent et où ils créent.

Car l'art n'ajourne rien.

L'art est ce qui accepte l'épreuve réelle du désir intraitable et en subit toute la force.

2. *L'offense imaginaire*

Il y a dans chacun de nous un mystérieux fond d'ingratitude à l'égard de la scène qui est à notre origine.

Le coït est cette étrange danse brusque, chevauchante, à cru, saccadée, hétérosexuée, qui nous figura.

Pourquoi haïssons-nous ce qui nous figura ?

Pourquoi objectons-nous contre les images spontanées dont la nuit nous accable ou dont, le jour venu, l'imagination nous harcèle à notre corps défendant ?

Pourquoi un tel haut-le-cœur ?

Pourquoi la vision du coït est-elle toujours une mauvaise rencontre quand elle prend par surprise notre regard, alors que nous en sommes, d'abord, initialement, les tout petits bourgeons pris de glu au fond de la pénombre ? Puis les fleurs, dont les pétales se déploient, s'ouvrent et se sculptent dans la lumière ? Puis les fruits qui gonflent, se colorent, mûrissent, se fendillent ? Puis les semences qui se dispersent dans l'air et essaïment dans le monde ? Puis les feuilles d'automne qui se froissent, se recroquevillent, se détachent, tombent, s'effritent, s'éteignent, s'émiettent, disparaissent, s'oublient ?

Alors que nous en sommes la stupéfiante épiphanie, pourquoi cette seule allusion à l'ensemencement, lorsqu'elle nous est adressée, est-elle jugée le plus souvent comme injurieuse ?

Pourquoi l'étreinte entre un sexe qui s'allonge et un sexe qui bée est-elle vécue par les Pères et les Mères, qui s'y adonnent néanmoins en sorte de devenir en effet père et mère, comme un outrage à leur statut et comme une diminution de leur domination ou de leur prépondérance sur les plus petits ?

Pourquoi, enfin, abhorrons-nous la figuration de la figuration ? Pourquoi reléguons-nous l'Annonciation à l'ange aux deux ailes qui alors se déploient au-dessus de son visage ? Pourquoi réservons-nous la Visitation aux paupières qui se baissent pieusement sur les deux ventres qui s'avancent ? Pourquoi excluons-nous la Parturition elle-même la bouche grande ouverte, hurlante, riante, mourante ?

Pourquoi ce rire des dieux devant Mars et Vénus, devant Arès et Aphrodite, tandis que tendrement ils s'enlacent, tandis que les deux corps superbes des amants, jeunes, graciles, développés, robustes, excités et nus, sont pris dans les mailles du filet de fer d'Héphaïstos, serties et martelées par Mulciber dans le feu de sa forge, soudain entravés, puis emprisonnés, puis alourdis, puis complètement immobilisés à l'intérieur de leur enlacement merveilleux ?

Pourquoi ce souvenir propre à toutes les femmes, à tous les hommes, à tous les enfants, à tous les vieillards, est-il mortifiant alors que son vestige, pour chacun d'entre nous, est ce corps lui-même, cet unique corps que la vie nous dispense, que nous soignons autant qu'il est possible, que nous choyons plus que tout autre : notre corps ? Notre plus intime abri ? Notre forme étrange ? Notre tanière de chair, de crinière, de griffes, de peaux, aux fenêtres de suints et de douceurs ?

Pourquoi si peu de reconnaissance ?

Bien pire : pourquoi cette intime tendresse des corps hétérogènes peut-elle se transformer si rapidement en flagrant délit,

en désapprobation sociale, en délinquance sanctionnable, en épouvante, en faute, en culpabilité religieuse, en péché ?

Pourquoi cette mémoire est-elle progressivement dévaluée lors de l'apprentissage de la propreté individuelle puis dénigrée par la morale commune ? Pourquoi cette commémoration imaginaire est-elle pourchassée par la plupart des religions et leurs recommandations rituelles ? Pourquoi sa manifestation est-elle incriminée par le groupe entier et pour ainsi dire unanime ? Pourquoi la reproduction de cette représentation et les tirages qui en résultent sont-ils prohibés par les législations que les différentes communautés et nations et continents édictent ?

Alors qu'il faudrait dire merci, nous nous voilons la face. Nous nous voilons le corps, le ventre, le torse, les deux fesses. Nous nous faisons un devoir de ne plus en laisser paraître les emplacements – les traces devenues plus pâles, ni la relique génitale, ni la porte parturiente, ni le volume, ni le reflet, ni l'ombre, ni même l'image.

Alors qu'il serait si approprié de sourire et de s'attendrir, nous faisons immanquablement une moue dégoûtée.

Nous émettons une plaisanterie salace plus désastreuse encore que la pudeur et ses singulières et farouches modesties.

Nous proscrivons jusqu'aux noms enfantins qui les évoquent.

Nous refusons de hisser sur les murs, d'éclairer, de montrer à tous ces grandes toiles qui représentent ces réminiscences. Ces légendes. Par exemple ces imaginations spontanées, libres, anarchiques de Marie Morel.

Nous repoussons l'idée d'exposer durablement ces peintures imprévisibles, gigantesques, d'une peintre géniale qui vit dans les neiges, au haut des Alpes, au bord des replis et des cluses du Jura.

Nous confinons dans les caves de L'Abergement, et les burons,

et les maisons forestières de l'Ain, ces étendues de tissu, de carton, de bois de plus en plus monumentales.

Nous faisons disparaître aux yeux du monde ces mondes si prodigieusement sexués, héroïques, mythologiques, fantastiques.

– Non, Marie Morel, cela, c'est très beau, mais vous ne l'accrochez pas à la muraille de notre château ! Nos visiteurs pourraient s'en offusquer.

– Non, Marie Morel, cela, c'est très beau, mais nous ne l'accueillerons pas dans la salle municipale car certains de nos concitoyens ne manqueraient pas de nous en faire le reproche. Ils se détourneraient de nous.

– Non, Marie Morel, cela, c'est très beau, mais nous ne l'accueillerons pas dans le musée de la ville. Le livre d'or serait vite couvert de commentaires indignés. Et peut-être d'insultes.

– Non, Marie Morel, cela, c'est très beau, mais nous ne l'accueillerons pas dans cette antique chapelle, dans cette église qui est toujours consacrée, au fond de la crypte de notre cathédrale. Cela pourrait heurter l'âme des fidèles. Et même répugner à Dieu.

– Non, Marie Morel, cela, c'est très beau, mais nous ne l'accueillerons pas dans notre bibliothèque. Des classes d'enfants viennent y lire. Leurs parents porteraient plainte contre nous. Ou ils menaceraient de le faire.

3. L'offense au symbolique

Le langage n'a que deux réactions face au sexe : soit la trivialité dans les invectives qu'il charrie agressivement, profusément, soit la fabrication idéalisante des interdits, intimidations, authentiques érubescences, répulsions réflexes, anxiétés, hontes.

L'un sur sa banlieue lexicale. L'autre sur sa cime idéale.

Il y a deux offenses, l'une à la sexualité, l'autre à l'amour.

Tourner en dérision la passion, tel est peut-être le mal. Dans tous les cas, tel est le véritable maléfice : cette malédiction infligée au jardin, à l'origine, au bonheur.

Cette part qui devient maudite, immédiatement efficiente, est pour moi incompréhensible. Pourquoi les hommes et les femmes quittent-ils le paradis pour lui préférer le malheur, une main sur les yeux, pour ne pas voir, l'autre main sur la bouche, pour ne pas dire ? Pourquoi la nudité en est-elle toujours la cause ? Pourquoi fuient-ils à toutes jambes la tempête foudroyante, le chaos tumultueux qui font le fond du temps ? Pourquoi croient-ils qu'il est en leur pouvoir de désavouer leur génération et de se soustraire à la colère du désir et à la voix de tonnerre de la jouissance animale ? Ou du moins de les exténuier dans le lointain, de les entourer de nuages vaporeux, d'en refouler les rugissements et les brames, de les envelopper de feuilles de vigne, de voiles, de refus de voir, d'écrans, de dénis, de brouillards ? Pourquoi ne respectent-ils pas le jadis lui-même lorsqu'il reflue vers nous et désordonne tout ce qui est à venir ? Pourquoi ne l'entourent-ils pas au contraire de respect, de stupeur, d'attention, d'éclat, de vénération ? Pourquoi s'apeurent-ils de la fulguration, de la tonitruation, du déferlement des eaux de l'orage qui sont en vérité les grandes joies célestes ? Pourquoi ne s'en remettent-ils pas au coup de foudre qui éclaire tout dans la nuit noire de l'énorme nuée envahissant la voûte du ciel, en un instant, dans sa splendeur furieuse ? Pourquoi n'accordent-ils aucune confiance aux rêves involontaires, aux images électrisantes, à l'imminence du tonnerre c'est-à-dire de cet « étonnement » qui signale le fond de leur être, qui suit leurs lueurs, ou leurs éclairs, ou leurs brusques irradiations ? Pourquoi détalent-ils à toute allure devant l'extase qui les entrouvrirait ? Pourquoi ne voient-ils pas que l'odeur, le toucher, la présence, l'abandon, la gravitation soudaine, l'effondrement, le vertige,

l'effroi, l'altérité décident de tout, comme il en allait au jour d'avant le premier jour ?

Par chance chaque soir la nuit laisse le champ libre aux mouvements de fond qui étalonnent l'animation de l'âme.

Soudain, dans le retrait cramoisi de l'étoile, dans la ténèbre céleste, la sauvagerie physique est de retour.

Le sommeil façonne au cours de la durée de la nuit, à trois ou quatre reprises, des successions d'images qui fascinent comme des féeries. Or, il est possible que la seule féerie qui règne de manière tyrannique au fond de la psychè soit la pornographie la plus crue, la moins sublimée, la plus animale, la plus indomestifiable, la plus fière, la plus sincère, la plus indemne, la plus sainte, la plus pure. Elle est plus archaïque que l'Antiquité même et ses premières cultures. Elle est végétale, elle est bestiale, elle est féroce, elle est vivante. Tout le reste est rationalisation, dénomination, symbolisation, décoration, déguisement. Verbalisation c'est-à-dire mise à distance, dédain, discrédit moral, édulcoration sentimentale, oubli ou plutôt obliviscence. C'est un étrange miroir que celui que l'ombre, puis le reflet, puis le songe, puis l'image incontrôlable tendent au désir : l'aube elle-même, au terme de chaque nuit, le ternit en moins d'une seconde. Les paupières se relèvent. La psychè, la conscience, le langage, le sujet, même la re-présentation articulée qui dédouble la présence, même la signification qui virtualise la sensation, tout le monde structuré et conventionnel et arbitraire des signes linguistiques, toute la vantardise des directions et des causes les anéantissent comme s'ils n'avaient jamais présidé à l'émergence de notre corps. Comme s'ils ne contribuaient pas sans cesse à la résurrection de notre désir.

4. La libération par les rêves

Il est possible enfin que l'érotisme lui-même, par rapport à la source, soit une manière de fraude. C'est au moins un accouplement qui fait pitié. Le bandeau, le carquois, les flèches acérées, les ailes emplumées : pauvres objets de dérision. Les anneaux, les colliers, les bracelets : tous des dérivés du servage. La langue fait disparaître alors qu'elle prétend suppléer ce qui différencie l'animalité vivante des corps qui sont en train de s'accoupler pour jouir ou pour se reproduire. Et s'ils ne sont plus ni femmes, ni hommes, ni glabres, ni barbus, ni devancés de mamelles, ni dotés de pommes d'Adam, ni vulves rencoignées, ni pénis exhibés, ni soprano, ni ténor, les Je et les Tu qui parlent entre eux, alors il semble que, dans l'humanité, les deux battants de la porte originaire se sont refermés à jamais.

Sauf dans les rêves.

La femme de Samuel Pepys tâtait le pénis de son mari plusieurs fois la nuit pour s'assurer qu'il n'était pas en train de la tromper avec un rêve.

Chez les oiseaux, chez les fauves, chez les humains, les rêves sont des lambeaux de la vie qui sont aussi impressionnants qu'ils sont inapprivoisables ; et aussi parce qu'ils sont demeurés indéchiffrables.

Les images oniriques sont hors contrôle.

Elles sont plus qu'humaines. Elles sont antérieures à l'humanité. Elles sont toujours non productives, gratuites, instinctuelles, jamais tout à fait formées, toujours indomptées.

Leur apparition ne peut être ni prescrite, ni interdite.

Alors les deux sexes de l'homme et de la femme réapparaissent au cours de la nuit. Alors qu'ils rêvent, cela se dresse au milieu

d'eux. Alors qu'elles rêvent, cela se love et s'embue au cœur d'elles, au plus profond du sommeil et de son amnésie.

Ces deux formes, à la fois informes et métamorphosantes, constituent les deux portes battantes du rêve.

L'une est douce et lisse comme l'ivoire.

L'autre est dure comme la corne.

Aux bêtes, aux oiseaux, aux femmes, aux hommes les songes imposent des images qui ne sont pas à la merci des carcasses somnolentes, vautreées de tout leur long, couvertes des chairs, qui soupirent, qui bourdonnent, qui ronflent, qui dorment, qui se retournent, agrippant leurs serres teintées et rognées, mêlant leurs doigts aux mèches de leurs cheveux, entrouvrant leurs crocs d'ivoire, arquant leur corne de licorne.

Aussitôt l'image qui jaillit inopinément fait ce qu'elle figure.

Le mouvement de l'imagination érige. Leur élan écarquille deux yeux, chacun unique : d'un côté l'œil fascinant, de l'autre l'œil médusant.

Fascinus, Medusa.

Un rêve n'est jamais dérisoire. Il est né de la terre, il est toujours indemne du monde.

L'amour libère l'origine.

Parce que le fait de lier le coït et la parturition est seulement humain, cette scène qui manque à l'amont de chaque corps – et qui s'y suppose *naturaliter* – l'obsède en retour.

Cette boucle peut alors devenir ou bien rêve (c'est-à-dire image, qui montre, qui exhibe), ou bien honte (c'est-à-dire signe, qui cache, qui invisibilise, qui recèle).

Pour les animaux et les oiseaux la sexualité et la reproduction ne sont pas inhérentes. Ils n'ont ni mots qui les discernent

les uns par rapport aux autres, ni syntaxe qui les relie entre eux. L'image qui manque ne manque qu'à ceux qui font un lien entre les étreintes et les accouchements. Ce pont entre l'éjaculation et la parturition, seule l'humanité, parmi les autres mammifères, le dévisage. Elle le considère avec une espèce de gêne ou d'effarement. Ce pont à deux arches relie deux scènes particulièrement vivantes et violentes. Puis elle décompte sur les doigts des deux mains la durée qui sépare ces deux secousses si vigoureuses : ces deux ébranlements du monde. Elle compte sur ses doigts jusqu'à neuf mois si ce sont des mois. Elle compte jusqu'à dix si ce sont des lunes. L'image n'est carente qu'à ceux qui lancent cet étrange aqueduc des semences entre les postures infamantes des aïeux et leurs portraits crachés sur les faces de leurs petits neuf mois, dix lunes, deux mains plus tard, le temps de ce mystérieux transit des morphologies et de cette féérique embryogenèse de la figuration elle-même. D'une certaine manière nous sommes la seule espèce qui se reproduise à l'intérieur de la sexualité, au sein de cette énigmatique prescience qui se transforme en difficile conscience. Entre l'image impétueuse et le nom propre. Et cette pudeur linguistique concerne beaucoup plus la nature de la reproduction sociale que l'embrassement génital, hâtif, délicieux, ombreux, liquoreux, extatique, furtif.

5. *L'offense faite à l'amour*

Tout le monde croyait que ce qui nous liait, Dominique Aury et moi, c'était Maurice Scève. Elle l'avait fait renaître – avant Thierry Maulnier, avant Pierre-André Boutang. À la fin des années 1960 j'établis la première édition complète de ces œuvres que Dominique avait commencé de réhabiliter dans deux de ses

anthologies avant la guerre et pendant la guerre. En vérité, ce qui nous liait, ce n'était pas Maurice Scève, ce n'était pas non plus Janine Aeply, c'était Cervantès. Ce qui nous liait était notre détestation commune et absolue du *Don Quichotte*. Il y a des amitiés même profondes, même sexuelles, qui se nouent simplement à partir de haines mortelles : je pense maintenant que ces révolutions étaient de véritables valeurs. Nous détestions la dérision, la parodie, le rabaissement de la passion, l'humiliation de la fragilité et de l'inquiétude et de la pusillanimité des amants, le persiflage de l'amour. Nous écoœuraient toutes les pièces de boulevard, tout le théâtre de vaudeville. Nous aimions l'amour fou, la passion aveugle, Tristan, Lancelot, la châtelaine de Vergy, toute la matière de Bretagne, *Les Mille et Une Nuits*, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, l'Arioste, Pétrarque, Scève, Fénelon, *Les Torrents* de Madame Guyon.

Et nous étions meurtris.

Il y a une tristesse d'enfance devant le corps bafoué. Il y a un terrible étourdissement, et même un engourdissement, qui a lieu au cours de la violence du viol. Une atonie qui est irrémédiable. Il y a une passivité abyssale qui fait le propre de l'abîme. Un chagrin inconsolable. Une stupeur devant un trésor détruit.

Les parties génitales systématiquement mutilées et martelées par les Chrétiens sur les marbres si lisses de la Rome païenne, cela laisse, à chaque fois qu'on les contemple, l'âme désespérée.

Une toile qu'on aime plus que toutes – soustraite à la vue de tous –, on est plein de douleur et on écrit cette page que je suis en train d'écrire.

Les milliers de dessins sublimes et indécents de Füssli que son épouse, Sophia Rawlins, dans la maison de campagne, à Putney Hill, à peine est-il mort, devant son cadavre qui ne s'est pas encore raidi, et dont le ventre grogne encore dans la pièce

sombre, s'empresse de déchirer et d'enfourner dans le poêle de la chambre, faisant un feu d'enfer, s'exclamant : « Pour lui toutes les femmes étaient des putains. Pour lui tous les hommes étaient des bandits. » Ce n'était même plus une censure : c'est encore un *auto da fe* que la religion inspire. Il ne resta rien de ce trésor qu'il avait constitué et mis de côté. Emily Brontë adorait Füssli dont elle notait le nom, au bout de sa plume d'oie, à l'encre brune, sur sa petite table au premier étage du presbytère de Haworth, Sir Fusely.

Ce fut Seurat.

Ce fut Jouve.

On part en vacances : on découvre un site de la nature vierge bousillé, bafoué, cimenté, frappé à mort, disparu sans retour de la surface de la terre.

Un glacier tout à coup asséché dans la montagne.

Les sources de l'Ain immergées au fond du barrage de Génissiat au-dessus de Bellegarde.

Le sac du palais d'Été pillé et incendié en 1860 par les sapeurs de l'armée française.

On ouvrait le Quichotte : c'était une tristesse sans nom devant une splendeur massacrée.

Ceux qui diminuent l'amour soit dans la sublimation, soit dans la vulgarité, blasphèment et nous blessent.

Celles ou ceux qui engloutissent leurs corps sous les mots du langage, ceux ou celles qui enfouissent et dissimulent leur désir sous les mots abstraits et les phrases infinies, sont indignes de notre affection.

Tous ceux qui subordonnent leur abandon à la bénédiction de la religion, tous ceux qui le verrouillent dans les liens du mariage, de l'intérêt, de la généalogie, de l'héritage, de la communauté,

de l'État, lancent des injures contre la passion insubordonnée de l'amour.

Même, ils nous maudissent.

Le retour de l'autre corps, animal, entièrement dépouillé de ses vêtements, nu comme jadis dans le ventre de sa mère, tout à coup apparaissant à l'intérieur du réel, dans l'ombre de la chambre, est peut-être la seule grande chose bouleversante qui vaille dans les jours.

Ce réel maudit est la merveille même.

6. Le paradis de l'Éden à l'orient du monde

Nous autres, les enfants, les femmes, les hommes, les vieillards, les aïeux, nous venons vraiment du paradis, poche de forêt égarée dans le Rift. Et nous n'avons jamais complètement quitté, en naissant, en pulmonant brusquement, en rugissant tout à coup, même en écarquillant les yeux dans la couche d'atmosphère aussi bleue qu'éblouie qui entoure le monde terrestre, la pénombre qui nous précède et qui reste dans l'eau de nos yeux.

Au fond du milieu – au cœur de ce subit paradis atmosphérique où jadis s'est déployée la nature – règne sans fin cette obscurité liquide, aphone, glissante, insaisissable, luisante, obscure, maritime, odorante, nourrissante, palpitante, vivante qui précède les îlots qui crevèrent la surface de la mer primitive.

Bosquet sauvage, bleuté, verdâtre, brunâtre, inconnaissable.

Là, les algues sont des arbres.

Là, les poissons volent.

Là, plongent les oiseaux.

L'immense paradis continu irrigué par les sens.

Face à la beauté si contagieuse de la sexualité, face à la passion si impétueuse et intraitable de l'amour, ces mots si savants « éros, érotisme, érotique », est-ce que cela existe substantiellement ?

Est-ce que cette garniture, ces jeux, ces détours, ces rubans, ces ruses sont au niveau aussi bien de l'épiphanie génitale que de la nostalgie originaire ?

Je ne crus jamais une seconde, une moitié de seconde, à la sublimation.

Toujours l'unité génétique de l'origine rend fou l'amour qui en découle.

Toujours la sexuation en personne affole le désir de l'autre.

Les amants sont les animaux d'une nuit qui dure depuis plus longtemps que la lumière qui les découvre chaque jour.

L'un et l'autre ont eu à connaître longtemps cette obscurité, avant qu'ils soient expulsés dans le jour et que leur cri y explose. Au fond de l'eau et de l'immense roselière sauvage.

Ils s'adonnent à une vieille exubérance – une antique *extravagance* qui est née des vagues de la mer.

Il est possible que ce que la société appelle « érotique » corresponde à ce que je ressens le plus souvent comme le « graveleux ». Quand le langage s'invite dans le sexuel, quelque chose en moi de plus originaire, de plus muet, de plus mutique, de plus fier, de plus animal, de plus intransigeant, recule. Il s'agit d'une véritable allergie. Le génitalo-linguistique c'est cela, le graveleux. Aucune bête n'est grivoise, égrillarde : pauvre grive qu'on a affreusement mêlée à la vulgarité humaine. L'obscénité, la pornographie elle-même sont tellement moins dégradantes que les douteuses « allusions érotiques » qui éloignent si loin, dans le lointain, les corps. Triste gaieté entortillée des marivaudages. Pauvres sous-entendus orduriers de la gauloiserie et ses avalanches de

calembours réitérés et impudents. Indigne sournoserie du langage à l'intérieur de la passion : il cherche à la salir faute qu'il ose y céder et se taire radicalement. Il l'amoindrit parce qu'il ne veut pas encourir le risque si merveilleusement désintégré de renoncer à lui-même et d'abandonner le corps sans médiation à l'autre. Ridicule hardiesse verbale qui n'a pas le courage du contact bouleversant, sensoriel, charnel, contagieux, virulent, direct.

Tout ce qui cherche à nous « hisser au-dessus de notre animalité » est suspect.

Étrange Égypte en amont de notre vie.

Cette pénétration du sexe de notre père dans le sexe de notre mère est sûre – puisque nous sommes là.

Ce sexe dressé, il y a disparu. C'est nous qui sommes ressortis. Il est vrai que cette mutation est étrange.

Étrange et si métamorphique Égypte où nous resterons toujours esclaves.

7. La différence sexuelle est coriace

L'amour est l'unique relation sans tiers entre deux corps qui sont de plus en plus « autres » tandis que le désir les transforme au fur et à mesure qu'ils se dévisagent dans leur inappariale et coriace nudité.

Cette relation ne s'adresse pas au monde : chaque différence sexuelle s'offre alors à l'autre monde.

L'étreinte voluptueuse ne se socialisera jamais.

Elle enferme hors du monde propre, dans le clandestin, dans le monde anté-linguistique, dans l'asocial, dans l'a-familial, dans l'inavouable.

Elle enclôt dans un soi plus ancien que soi.

Elle s'enferme dans le silence originare.

Elle s'engloutit dans cette puissance sensorielle parfaitement dense, totalement dépendante de la gravitation terrestre et du monde naturel, généalogiquement étanche et aversive au monde symbolique.

Elle persiste de toutes ses forces dans quelque chose qui reste impossible à dire au langage acquis, impossible à vivre dans la duplication verbale des émotions à l'intérieur de la conscience.

Elle est au secret du sens. Elle est l'otage des sens. Elle séjourne dans le secret animal vital.

On appelle coriace le végétal dont les feuilles ne tombent jamais.

On appelle vivace le végétal dont la repousse est spontanée dans la saison qui suit.

L'immarcescible.

8. Le cens

À la lumière de la différence sexuelle s'animent le sauvage, l'archaïque. Lors du dévoilement des deux sexes s'adresse, peut-être, en effet, la métamorphosante, la bouleversante, l'irréparable féralité de notre destin. Cette relation ne cesse de redevenir sauvage par rapport au groupe qui soit la met au secret, soit se dérouté d'elle.

Elle sort du monde social comme elle sort de l'univers purement linguistique de la conscience : elle rêve.

Elle est cette extraordinaire aire d'irrespect sacré où seuls pénètrent les amants.

Ainsi le contact nu des différences nues quitte-t-il si peu le secret de la chambre individuelle. Aussi monte-t-il si peu à la

surface de la cité, gagne-t-il si peu son bavardage et la neutralité de ses échanges. Il est si sensoriel, gravitationnel, couché, gravide. Il peine à apparaître dans la chronique de l'Histoire générale. Pire : il ne parvient à sourdre à l'étage linguistique – s'il y parvient – que de façon négative. De trois manières.

Dans la condamnation religieuse de la profanation.

Dans la punition illusoire du viol.

Dans l'interdiction vaine de l'inceste.

Le contact fécond des sexes mis à nu ne parvient pas à se mêler véritablement au langage, sinon – mensongèrement – dans les jurons misérables ou les comparaisons exsangues.

Parfois cette rencontre *affleure* dans la production volontaire des images de l'art, où il est immédiatement censuré.

Censure : le *cens* définit l'impôt qu'il faut verser à la société pour lui appartenir.

Le recensement désigne le comptage auquel chaque citoyen doit se plier au terme de la reproduction de son corps, à la façon des éléments d'un troupeau qui rentre à l'étable. Il permet d'énumérer le groupe qu'il invente. Chaque corps nouveau qui vient y surgir doit payer son intégration au groupe qui parle la même langue que celle qu'il lui enseigne, chacun l'ayant apprise de ses père et mère, au prix de la domestication de ses cris, au prix de la relégation des conduites pulsionnelles de l'animalité, au prix de l'interdiction de la dénudation publique des corps, au prix du contrôle de ses fonctions biologiques et sauvages, au prix de la répudiation de ces images bestiales et incongrues qui traversent les rêves de tous les animaux qui hennissent ou grondent, soudain, alors, dans leurs songes, de tous les oiseaux qui sifflent ou roucoulent, soudain, dans leur éveil.

Il faut payer d'angoisse sa livre de chair au désir.
Il arrive aussi qu'il faille payer d'un peu de jeûne sa faim.
Et peut-être faut-il payer d'un peu de *censure* la plus libre
beauté ?

Les sens sont tellement plus profonds que les deux cœurs
des amants qui battent pourtant si fort quand leurs mains se
tendent et que leurs doigts se touchent.

Leurs narines s'enivrent de l'odeur de la terre qu'ils portent
encore en eux.

Leurs concupiscences particulières sont tellement plus braves,
bestiales, intrépides, exploratrices que tous les serments que peut
porter la langue acquise, que les invraisemblables guirlandes de
métaphores qui pourraient venir sur leurs lèvres.

Leurs prédatons, et leurs portées, et leurs sermons, et
leurs détonations sont tellement plus sûres et plus intenses et
immédiates (« franches » signifie non médiates, non médiati-
sables) que les bénédictions de la bande religieuse.

Quintuple écho d'un monde sauvage que nous avons perdu
et dont il ne reste que cinq ou six ou sept traces touchantes sur
nos corps.

La longueur de notre langue, l'humidité de notre bouche,
les deux trous de notre nez, le gras de nos doigts pour tout ce
qui est proche.

Nos deux oreilles dressées. Nos deux yeux soudain grands
ouverts et lumineux pour tout ce qui est plus loin que notre
peau, qui se tient à la limite du lointain de notre âme.

Les deux sexes enfin, si nocturnes, si sensibles, si intimes, la
plupart du temps recelés, mais si fidèles pour le plus près et le
plus doux du monde.

Portes qui ne se sont pas encore complètement refermées de la pureté zoologique.

À la fois cicatrices extrêmement délicates et plaies incessamment ouvertes de la communication farouche et naturelle.

Cicatrice du nombril, au milieu de nous, au centre de nous, cicatrisation immémoriale, qui nous reliait à l'autre monde, noir, utérin, inapprochable, liquide, anténatal. Porte à jamais refermée sur la chambre que l'amour continue de rêver.

Le si beau et fier dessin à l'encre brune de Léonard de Vinci *L'Homme de Vitruve*, 1490, inscrit le corps entier, bras grands ouverts, dans la quadrature d'un cercle. Léonard de Vinci : « Sache que le nombril se trouve au milieu entre les extrémités des membres écartés. La taille d'un homme est égale à la distance de ses deux bras ouverts. »

Porte à jamais refermée sur une unité que tout désormais endeuille.

Pauvre petit vestige boursoufflé, légèrement crevassé, obsédant de la vieille union fusionnelle.

9. Vieille harmonie

Deux embranchements, estuaires originaires inapaisables.

Étrange baie. Étrange pointe.

Six ou sept portes archaïques dont les gonds s'altèrent si vite dans le mur du derme, dans la vie dermatologique si autonome qui enserre le corps. Portes qui se scellent ou se recreusent, ou s'enkystent si profondément dans le rempart, dans la digue de la langue acquise au terme de l'enfance, dont les battants s'immobilisent si rapidement dans la substance signifiante,

qui se resèquent et se résorbent parfois même si douloureusement dans le cours de la vie au point que l'âme qui parle, tout à coup, a perdu de vue la chair qui l'héberge néanmoins, oublie les membres qui l'assistent, a égaré les jouissances qui la transportent, a condamné ou même a obstrué les détroits par lesquels elle transite.

Dans les livres de philosophie les plus merveilleux, les plus vastes, les plus profonds, ces accès sont pour la plupart disparus.

Les nymphes se sont réenglouties dans les eaux. Les démons ont regagné l'humus et toutes les fissures. Les âmes ont rejoint les cimes des arbres et se cachent dans les figures des ramures.

Dans la tradition philosophique reste seulement un peu de ce qui servait au lointain : les deux fenêtres des yeux que les paupières entrouvrent. C'est un peu de cette « vue » (*idein*) inquiète de la mort prédatrice qui se perd dans les « idées » (*idea*) qu'elle a produites à l'aide de la signifiante du langage.

Vieille harmonie qui ne se touche plus, qui ne s'aventure plus, qui n'enquête plus à la périphérie de son monde comme les chats, qui ne furète plus comme les furets, qui ne renifle plus comme les chiens, qui ne goûte plus ni ne soulève ni ne tombe ni ne caresse ni ne tâte ni ne saisit, qui ne « se » flaire même plus elle-même dans l'air qui entoure les êtres, trop enveloppés eux-mêmes du nimbe du langage qui a tout éventé et dissous.

Le fragment XV du livre qu'Héraclite déposa dans le temple de Diane à Éphèse sur la côte d'Asie (bien avant la pensée de la Grèce athénienne, eubéenne, proprement philosophique) en a gardé le souvenir. Cette pensée est si profonde car elle touche à la force elle-même : « Ils dansent leur extase. Ils chantent

leur adieu. Tous sacrent les choses qui font honte. Ô combien vénérable, détresse obscène ! Bacchanales de la mort, cérémonies funèbres qui renouvellent les corps dans la vie. C'est le même dieu : Dionysos et Hadès. Pour qui s'égarèrent-ils dans la montagne en déchirant leur tunique, en arrachant leurs membres ? Pour qui sautent-ils dans le vide ? »

10. *Toute œuvre est orpheline*

Il se peut que certains de nos désirs ne correspondent ni au corps – ou à ce qui en lui fait défaut, manque, s'affame, s'exaspère –, ni au hasard du sexe que nous portons entre nos jambes – et qui nous coupe de l'autre moitié du monde –, ni à l'image qui nous repère sous le regard des intimes – un peu impudique, maladroite, un peu inapprivoisée encore –, ni à la silhouette qu'on se souhaite en se privant de nourriture, en buvant moins encore, en s'amincissant pour ne plus être vu, – ni à celle dont on croyait absurdement qu'elle nous oblige parce qu'elle était censée nous protéger dans l'esprit de ceux qui nous avaient créés, – ni à celle si délaissée qui nous caricature dans le monde tellement proche des petites maisons où on vit, avec ses familiers, ses voisins, ses chats, ses chiens, ses merles, ses petits écureuils, ses furets, sa fouine, son hérisson, sa taupe et sa corneille, ou du village où l'on va chercher le pain, où l'on va, de potager en potager, acheter les légumes, où l'on va, de cave en cave, goûter et acheter son vin.

Ni à l'identité et aux numérotations qui nous rappellent à l'ordre à l'intérieur du groupe.

Ni à la société dans laquelle nous sommes surgis inopinément.

Ni au temps où nous vivons – à supposer que nous passions notre temps à vivre dans notre temps.